

Melot, Michel. *Livre. Photographies de Nicolas Taffin. Préface de Régis Debray*. Paris, L'oeil neuf éditions, 2006, 197 p.

Marcel Lajeunesse

Volume 52, numéro 4, octobre–décembre 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1029343ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1029343ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'avancement des sciences et des techniques de la documentation (ASTED)

ISSN

0315-2340 (imprimé)

2291-8949 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lajeunesse, M. (2006). Compte rendu de [Melot, Michel. *Livre. Photographies de Nicolas Taffin. Préface de Régis Debray*. Paris, L'oeil neuf éditions, 2006, 197 p.] *Documentation et bibliothèques*, 52(4), 280–282.

<https://doi.org/10.7202/1029343ar>

Tous droits réservés © Association pour l'avancement des sciences et des techniques de la documentation (ASTED), 2006

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

éru
dit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

la langue de traduction d'œuvres de Freud est portée à notre attention, avec une possibilité de 19 langues allant du portugais (27) au yiddish (1), en passant par le hongrois (25), le polonais (15), le russe (12), etc.

Les formes que prennent la signature de Freud apposée comme signe de propriété varient: « Sig. », « Sigismund Freud », « Sigmund », « Sigm. », « D^f. Freud », « Freud ». En outre, quelques ouvrages portent un *ex-libris* personnalisé représentant Œdipe et le Sphinx.

Gerhard Fichtner donne un aperçu de l'histoire de la bibliothèque de Freud dès ses débuts. Il reproduit le plan de l'appartement de Vienne, au 19, rue Berggasse, où l'on peut localiser la pièce d'étude et de consultation dans laquelle se trouvait la bibliothèque. Puis, il choisit de souligner la présence de certains ouvrages tels que *La divine comédie* de Dante, les *Essais* de David Hume, etc. La collection représente un indicateur des lectures de Freud, mais un indicateur partiel, car la correspondance de celui-ci et la liste des citations dans ses écrits donnent aussi des informations à ce propos. On sait, par exemple, que le psychanalyste, admirateur de Sophocle, d'Homère, de Goethe et de Shakespeare, a lu Cervantès dans le texte original et que la lecture de la Bible familiale, une Bible Philippon en allemand et hébreu, a été pour lui une expérience fondamentale.

Le catalogue ici s'avère être un travail bibliothéconomique, mais il se rapproche d'un traitement de type archivistique. En effet, environ 9 % des livres de la collection présentent des marques dans la marge et des soulignements. Gerhard Fichtner estime toutefois à moins de 2 % les livres contenant des notes dans la marge qui reflètent les pensées, les réflexions, les doutes et les critiques du père de la psychanalyse, parmi lesquelles on retrouve notamment diverses exclamations comme: « *false* », « *nonsense* », « *no* », « *all made-up* » ou « *good* » (p. 37).

On note que 2986 livres (80,25 %) ne portent pas de dédicace. Dans ceux qui en présentent une, on trouve soit des dédicaces d'auteurs (634; 17,04 %), soit d'éditeurs (27; 0,73 %), de donateurs (33; 0,89 %), de traducteurs (39; 1,05 %) ou d'auteurs de préface (2; 0,05 %). Un tableau répartit le nombre de dédicaces par année, de 1910 à 1939, l'année où l'on en trouve le plus étant 1936, avec 39 dédicaces.

Enfin, la monographie fournit des instructions sur l'utilisation du cédérom comprenant, en plus de nombreuses reproductions de pages de couverture ou autres, les deux fichiers mentionnés plus haut. Le premier contient, avec des codes de localisation et autres informations spécifiques, le catalogue en tant que tel, en l'occurrence une liste bibliographique ordonnée alphabétiquement par auteurs. Le catalogue est suivi de 10 appendices, chacun renfermant le détail des marquages, soulignements et inscriptions en marge pour un titre donné, tel que la *Gradiva* de Wilhelm Jensen, parue en 1903, qui a inspiré à Freud

une étude sous l'angle du rêve et du délire. Le deuxième fichier regroupe les différents types d'index par noms, sujets en anglais, sujets en allemand, éditeurs et imprimeurs, titres, titres de Freud en anglais, titres de Freud en allemand, dédicaces, dates des dédicaces, signatures, dates des signatures, marquages, *ex-libris*, et par localisations. Des indices au nombre de 10, dans l'index des noms, nous indiquent les fonctions des personnes (ex.: Aft. = auteur d'une postface). Ajoutons que des liens nous permettent de circuler aisément dans le contenu du cédérom. Par exemple, un lien dans une référence bibliographique élaborée pourra être cliqué pour mener vers l'image d'une dédicace.

La qualité de ce catalogue, en conclusion, est indéniable, vu son exhaustivité, ses diverses illustrations, son exploitation du numérique ainsi que la description multifacette, l'analyse, la classification ou catégorisation d'informations et le traitement statistique de l'objet qui est le sien: la bibliothèque personnelle de Sigmund Freud. Parce que cet éminent explorateur de l'inconscient et des phénomènes psychiques a été un bibliophile accompli, sa bibliothèque « *allows us to see both who the owner of the library is and what kind of person* » (p. 9), et le catalogue constitue un précieux instrument de connaissance et de recherche. Je dirais même que nous sommes là en face d'un modèle du genre.

Paul Marchand
ETS, Université du Québec

Melot, Michel. *Livre*. Photographies de Nicolas Taffin. Préface de Régis Debray. Paris, L'œil neuf éditions, 2006, 197 p.

Michel Melot, qui a fait carrière à la Bibliothèque nationale, a dirigé la Bibliothèque publique d'information (BPI) et a présidé le Conseil supérieur des bibliothèques de France, nous offre, avec ce beau livre, le premier volume d'une nouvelle collection, « *L'âme des choses* », chez cette petite maison d'édition où il avait déjà publié en 2004 *La sagesse du bibliothécaire* dans une autre collection intitulée « *Sagesse d'un métier* ».

Ce livre porte sur le pouvoir phénoménal du livre qui s'est constitué au fil des siècles. Il s'ouvre sur de hautes réflexions de médiologie du préfacier Régis Debray. Pour lui, le livre est ce « *fabuleux outil, étonnamment résistant, qui a eu raison de la stèle, de la tablette et du rouleau, et dont l'écran électronique ne viendra pas à bout en un clin d'œil, [et est] le meilleur rapport jusqu'ici trouvé entre les valeurs contradictoires du stable et du mobile, de l'intègre et du volage* ».

Longtemps l'histoire du livre s'est confondue avec celle des contenus du livre, avec l'histoire des idées, de la littérature ou des genres littéraires. Ce n'est que récemment que le regard des historiens s'est infléchi

concernant le contenu. On peut dater le début de ces préoccupations avec *L'apparition du livre* de Lucien Febvre et Henri-Jean Martin (1958), *La galaxie Gutenberg* de Marshall McLuhan (1962) et *La raison graphique* de Jack Goody (1977). Ce phénomène est concomitant avec la mise en service du premier ordinateur (1945), l'utilisation des premiers circuits intégrés (1961), l'invention de la souris (1963) et de l'ordinateur personnel (1976). C'est à l'irruption de l'électronique et surtout des écrans qu'il faut attribuer cet intérêt nouveau pour la forme du livre et son histoire matérielle. Tant que le règne du papier était sans partage, il était difficile de distinguer l'objet du concept.

Ce qui prime sur le contenu, c'est la forme du livre. Depuis 2 000 ans, le codex s'est imposé et il perdure à cause de sa facilité d'utilisation et de rangement. Dès les débuts, le christianisme s'est approprié le codex. Contrairement au livre à l'écran qui a des fuites à cause de sa fugacité et de son ouverture perpétuelle, le livre sous forme de codex est adapté pour arrêter l'écriture, y mettre un terme et rassembler les morceaux éparés en un tout, bref à créer la cohérence en un seul volume; de là le succès des Évangiles, et aussi du Coran. Ce qu'ont inauguré les chrétiens, c'est la désacralisation de l'Écriture sainte dans sa forme matérielle. Par cela, ils ouvraient la voie de sa laïcisation et de son instrumentalisation humaine. Les trois religions du Livre en ont une conception très différente: chez les juifs, l'écriture est sacrée; chez les musulmans, c'est le texte; chez les chrétiens, ce n'est ni l'écriture ni le texte. Les grandes religions n'auraient pu naître dans un monde électronique: les grands textes ont besoin du livre comme sanctuaire.

Pendant le premier millénaire de notre ère, le Livre demeura principalement religieux. Au II^e millénaire, les livres se substituent au Livre, ce qui a donné lieu à l'émergence des grandes bibliothèques. La bibliothèque n'est plus le Livre, c'en est même le contraire: le Livre unique dispense de la bibliothèque. Ce n'est qu'au XVII^e siècle que la constitution des bibliothèques échappe à l'Église et devient affaire d'État. Pour Michel Melot, ce que concurrence l'ordinateur est plus la bibliothèque que le livre. Internet n'est pas un livre, mais une nouvelle forme de bibliothèque, et ce que l'on constate aujourd'hui, ce n'est pas l'étouffement de l'un par l'autre, mais leur stimulation. C'est se condamner à l'erreur que de comparer livre et ordinateur. Leurs logiques sont différentes, bien qu'ils partagent l'écriture et la lecture. Ce sont deux mondes, et rien n'indique que l'un doive exclure l'autre. On ne peut mesurer le savoir des écrans à l'aune des savoirs des livres.

Le livre est un morceau de silence dans les mains du lecteur. Celui qui écrit se tait, et celui qui lit ne rompt pas le silence. Le livre s'est constitué à partir du verbe, mais aussi contre lui. Son existence autonome

vint au terme d'un processus de distanciation par rapport à la parole. Le passage de la lecture à haute voix à la lecture silencieuse est un phénomène majeur, celui de l'existence autonome du livre.

L'histoire des index, des tables de matières et des autres systèmes permettant au lecteur de trouver une référence dans un livre donné commence en France à la fin du XI^e et au début du XIII^e siècle. Au début du XIV^e siècle, l'indexation est devenue un métier à la cour pontificale d'Avignon: le métier de documentaliste était inventé.

L'essor du livre n'est pas né de l'imprimerie; selon Michel Melot, c'est l'inverse qui s'est produit. Si l'imprimerie fut inventée en Chine et en Corée, sociétés figées, avant l'Occident, elle se développe en Occident en raison des progrès de la métallurgie et de l'essor du capitalisme dans des sociétés en mutation profonde. Si Dieu a créé l'écriture, les monarques de droit divin, la bourgeoisie d'affaires et le clergé des Églises surent s'emparer de l'imprimerie. D'ailleurs, au cours des siècles, le livre offre toujours sa double histoire: celle du commerce comme instrument de pouvoir d'une bourgeoisie en ascension sociale et celle du patrimoine de l'Église et de son clergé en raison de son langage symbolique. D'un autre côté, l'industrialisation du livre, en favorisant la circulation des idées, devint ferment de la Réforme et de la démocratie.

L'imprimerie n'a fait que renforcer la propension du livre à normaliser la pensée et à mondialiser les idées. Comme l'imprimerie, l'industrie informatique a abandonné le terrain du contenu, du texte, pour fabriquer et vendre les conditions et les outils de production du texte: logiciels, écrans, qui sont, comme le livre, des formats de pensée, à la fois plus libres que l'imprimerie, mais aussi bien plus contraignants encore.

Au début du XVI^e siècle, les écrivains faisaient encore partie de la confrérie des libraires, relieurs et enlumineurs; ils s'en sont dégagés au cours de ce siècle. Pourtant, il n'y a pas juridiquement de droit d'auteur avant 1777; jusque-là, c'est le libraire-éditeur qui est propriétaire de la copie. On découvre aujourd'hui la fragilité de cette notion d'auteur qu'on croyait inexpugnable et fondée de droit divin. Chacun peut aujourd'hui fabriquer un livre. C'est souvent une œuvre non commercialisée, œuvre d'un « écrivain » plus que d'un écrivain de profession.

Le livre est certainement la plus ancienne de ce qu'on appelle aujourd'hui « les industries culturelles ». Mais étudier le livre comme objet de commerce, comme le firent Lucien Febvre et Henri-Jean Martin, choqua certains esprits, même à la fin de la décennie 1950. Dans les années qui suivirent, la bibliographie matérielle qui se développa dans les pays anglo-saxons a étudié les variantes qui peuvent exister d'une édition à l'autre d'un même texte ou au sein d'une même édition, et elle en a tiré des leçons importantes:

si le livre fut acheté, par qui et à quel prix, s'il fut lu, comment et pourquoi.

La bibliophilie s'organise et se développe en France au XIX^e siècle, avec et contre l'industrialisation : le papier, la typographie, la mise en pages, la reliure et aussi le faible tirage comptent alors plus que la valeur du texte. Le livre était devenu un objet d'art. Le beau livre a toujours existé, mais le livre considéré comme objet d'art et de collection a pris diverses formes qu'on peut regrouper sous l'appellation de « livre de création ». Cette notion échappe à toute définition, puisque nul ne sait où commence la création. Elle a le mérite d'être moins vague que le terme, trop général, de « beau livre », que celui de « livre d'art » — qui peut être un livre sans intérêt sur l'art —, que celui de « livre de luxe » — car la création ne suppose nullement le luxe —, que celui de « livre de bibliophile » — qui peut être un livre ordinaire devenu rare, une première édition par exemple. Elle se distingue aussi du « livre illustré », tant l'illustration participe depuis longtemps à la fabrication du livre, du « livre de peintre », qui n'est souvent qu'un produit dérivé du peintre. Le livre de bibliophilie, livre de collection, peut être nommé aussi livre d'artiste. Jean-Paul Sartre, dans *Les mots*, a esquissé une théorie sur le sexe des livres, concernant le rapport du lecteur au livre : alors que les femmes lisent plus que les hommes, la bibliophilie demeure une spécialité bien masculine.

Beaucoup d'autres points pourraient ressortir de la lecture de ce livre. Il est difficile de rendre compte d'un ouvrage aussi riche que celui de Michel Melot, fruit d'une profonde réflexion et d'une longue pratique du livre. Il s'est penché sur le pouvoir phénoménal du livre construit au fil du temps. Il a interrogé ses rapports étranges aux trois religions du Livre, au profane, au commerce, au politique, à la liberté de penser, de rêver, de désirer. Il a enfin examiné sa constitution physique et il a scruté ses rapports symboliques. Il a pris en compte le phénomène actuel de la troisième révolution du livre due au développement de l'informatique. Ce livre, réussi dans sa facture physique, est sans conteste l'un des ouvrages les plus originaux et les plus brillants jamais écrits sur le livre.

Marcel Lajeunesse
EBSI, Université de Montréal